

Quand Henrik Ibsen change de maison sans préavis

Simon Stone remet au goût du jour l'univers de plusieurs pièces naturalistes du maître norvégien, qui prétendait avec une audace paradoxale que « c'est une jouissance d'attendre l'épouvante ».

Envoyé spécial.



6 - 26 juillet

Le metteur en scène australien Simon Stone, œuvrant pour le compte du Toneelgroep d'Amsterdam, propose avec *Ibsen Huis*,

une singulière aventure de dramaturgie, laquelle signifie d'abord l'art de transformer une histoire (*). C'est le cas, dès lors qu'il s'agit de s'emparer de l'univers du maître norvégien à partir de ses pièces fameuses (les Revenants, Un ennemi du peuple, Une maison de poupée, Solness le constructeur, le Canard sauvage, le Petit Evolf) pour en livrer, à l'aune contemporaine au sens large (de 1964 à nos jours), une transposition en bonne et due forme. Tout a lieu dans et autour de la maison de vacances familiale (scénographie savante de Lizzie Clachan) d'une tribu de la classe movenne, torturée par le crime initial d'un père qui n'aime rien tant que se livrer à des attouchements sur des adolescentes, y compris de son sang. Ce pourrisseur de fillettes va durablement compromettre l'âme, pour ainsi dire, de la communauté, prise entre le silence coupable et la révolte tête baissée.

Toutes les malédictions de nos jours sont citées à comparaître...

Au début, on est surpris par des échanges véhéments entre couples désaccordés. On se dit que cela fait un peu « soap opera ». La donne se modifie magistralement en cours de route, grâce à des croisements de séquences qui font fi de toute chronologie et qui éclairent insensiblement la préhistoire maudite d'où tout le mal découle. Dans la seconde partie, après l'entracte, quand la maison de verre au design scandinave impeccable a été passablement démontée et que des ouvriers, à vue, bricolent à l'envi au milieu des acteurs, toutes les malédictions de nos jours sont citées à comparaître (la drogue, le sida, l'inhumaine condition des réfugiés). On se dit même que Simon Stone n'hésite pas dans ce sens à charger la mule du pathétique, mais le jeu emporte le morceau, car la troupe (Hans Kesting en tête, dans le rôle du géniteur néfaste) témoigne d'un sens prodigieux de la vérité criante, en cela fidèle à la trame naturaliste, héritée d'Ibsen, du sang maudit se perpétuant. L'exception, chez lui, n'est-elle pas avec *Peer Gynt*, poème épique itinérant et désespéré quasiment rimbaldien?

Samedi dans la nuit, sous les rafales vaches du mistral, imperturbables, les interprètes, qu'on devine rompus à des improvisations scrupuleusement contrôlées en cours d'élaboration par un metteur en scène d'extrême

exigence, ont tenu vent debout jusqu'à la chute inexorable de la maison incendiée qui projetait dans l'air des fumées noires. Simon Stone a su créer une forme originale de «revival», en accordant à ses interprètes une confiance absolue. L'époque n'est-elle

pas propice à la visite commentée des chefs-

Simon Stone a su créer une forme originale de «revival», en accordant à ses interprètes une confiance absolue. d'œuvre du passé, dont il n'est pas fait table rase mais ajustement à l'heure. Simon Stone n'a pas froid aux yeux. Il tient d'ailleurs que « sans polémique il n'y a pas d'art ». Son actualisation du massif théâtral d'Ibsen, qui avait une tête bien pleine de nain génial, participe à l'évidence d'un courant

actuel vivace, déjà abondamment fréquenté par la scène néerlandaise, l'une des plus cossues et inventives d'Europe. En cela, son travail revêt le caractère exemplaire d'un théâtre du Nord, d'introspection furieuse à tonalité métaphysique en sourdine. Il est vrai qu'Ibsen procédait de même. En ce sens, *Ibsen Huis*

après tout que modérément, quand bien même il «tweete», ainsi qu'il est dit cette fois sur la scène. CQFD. On ne sait trop si le système mis en jeu par Simon Stone est voué à une postérité féconde, en tout cas il existe et prouve son efficacité. Les connaisseurs apprécieront comme il se doit

prouve que si l'homme change, il ne le fait

les traces de l'original dans ce décalque rajeuni: le grenier à souffrance du Canard sauvage, les spectres errant des Revenants, les controverses architecturales de Solness le constructeur, etc., bref les imaginations fertiles d'un homme d'avant remises au goût du jour. JEAN-PIERRE LÉONARDINI

(1) Cour du lycée Saint-Joseph (21 heures) jusqu'au 20 juillet. La durée du spectacle (en néerlandais surtitré en français) est de 3 heures 45 minutes, entracte compris.